

E 179/46

---

---

OVERDRUK UIT:

# NEOPHILOLOGUS

*Driemaandelijks tijdschrift voor de wetenschappelijke beoefening van levende vreemde talen en van hun letterkunde en voor de studie van de klassieke talen in hun verband met de moderne*



J. B. WOLTERS — GRONINGEN, DJAKARTA

---

---



# „INSPIRATION GÉOMÉTRIQUE” DANS LES *CARACTÈRES* DE LA BRUYÈRE <sup>1)</sup>.

A Monsieur K. R. Gallas.

„La règle de Descartes qui ne veut pas qu'on décide sur les moindres vérités avant qu'elles soient connues clairement et distinctement, est assez belle et assez juste pour devoir s'étendre au jugement que l'on fait des personnes” <sup>2)</sup>, — c'est-à-dire à la construction des *Caractères*. La Bruyère qui enseigne les *Principes de philosophie* au petit-fils du grand Condé <sup>3)</sup>, et cela en dépit des jésuites et de l'Université d'Orléans, trouve dans la méthode de Descartes la „préfiguration” de sa propre manière de voir. L'auteur du *Discours de la Méthode* cherche l'alliance des mathématiques, de la géométrie et des sciences qu'il invoque dans le sous-titre de son chef-d'œuvre, et tous ses disciples subiront les conséquences de cette alliance, jusqu'aux orateurs, aux écrivains, aux peintres de caractères.

Pour trouver les éléments d'un „caractère” *littéraire*, il faut savoir décomposer un phénomène de la vie, un ensemble *vivant*, — vivisection exigeant un scalpel d'une qualité supérieure et la main aussi sûre que délicate. Comme la technique médicale, la technique du discernement est susceptible, elle aussi, de progrès. Toutefois, quelques progrès qu'elles fassent, elles resteront dans la dépendance de certaines notions primordiales comme celles de l'espace et de la différence. Le médecin qui travaille dans une des cavités du corps où son regard ne pénètre plus, ne pourra développer sa technique sans un sens spatial très aigu qui lui permette de calculer ou de deviner les distances; il aura besoin d'une routine de distinction et de comparaison assez évoluée pour orienter ses mains parmi les tissus plus ou moins discernables. De même le moraliste, disposé à pénétrer dans le chaos vivant des phénomènes, aura besoin d'un espace imaginaire afin d'y ranger, distinguer, distancer ses nuances de caractères; et d'un autre espace, si l'on veut, afin d'exprimer, d'étaler, de mettre en relief les résultats de son travail. Il aura donc tout avantage à s'inspirer de la géométrie et des mathématiques dans la mesure environ où l'esprit de ces sciences se faisait valoir dans l'œuvre de Descartes et de Pascal. Et cela d'autant plus que les sujets qu'il aborde — l'homme et sa place dans la société, sujets éternels de la *littérature* plus encore que de la philosophie — bénéficient de la présence agissante d'un *espace* vivant dans l'imagination de l'auteur et des avantages de cette présence pour la représentation *concrète* des abstractions.

## I. Introduction: prépondérance de la représentation *quantitative*; esprit *arithmétique*.

La *suite de nombres* peut se constituer par une gradation régulière (par l'addition d'un élément modificateur):

„Celui-là est bon qui *fait du bien aux autres*;

*s'il souffre pour le bien qu'il fait*, il est très-bon;

*s'il souffre de ceux à qui il fait ce bien*, il a une si grande bonté qu'elle

<sup>1)</sup> Précis d'une étude plus développée.

<sup>2)</sup> *Œuvres de La Bruyère*. Collection des Grands Écrivains de la France. Paris, Hachette 3e éd. 1922. T. III, p. 96.

<sup>3)</sup> „Nous lûmes hier les *Principes* de M. Descartes, où nous marchons lentement.” A Condé, 6 avr. 1685.

*ne peut être augmentée* que dans le cas où ses souffrances viendroient à *croître*;

et *s'il en meurt*, sa vertu *ne sauroit aller plus loin*: elle est héroïque, elle est parfaite.” (Fin d'un chapitre)<sup>1)</sup>.

La Bruyère se sent attiré par les noms de nombre, qui expriment souvent une proportion: „S'il se trouve *dix* personnes qui effacent d'un livre une expression ou un sentiment, l'on fournit aisément *un pareil nombre* qui les réclame.” Voici une addition en bonne et due forme, où le signe + est représenté par des conjonctions, des adverbes, des propositions entières („ce n'est pas assez” = et encore): „Il faut savoir lire, et *ensuite* se taire, ou pouvoir rapporter ce qu'on a lu (exigence de précision mathématique); et si on le peut quelquefois, *ce n'est* pas assez, il faut *encore* le vouloir faire.”

L'addition n'est pas toujours énumérative: elle peut se borner à un surplus unique: „Si le confesseur et le directeur ne conviennent point sur une règle de conduite, qui sera le tiers qu'une femme prendra pour *sur-arbitre*?” (II, 93)<sup>2)</sup>.

C'est une addition sur la balance que cette phrase-ci: „Le héros.... et.... le grand homme.... *mis ensemble* ne *pèsent* pas un homme de bien” (II, 75). Pourtant, le mesurage si caractéristique pour l'esprit de précision de La Bruyère, sert naturellement la comparaison, respectivement l'établissement exact de la différence: „La joie que l'on reçoit de l'élévation de son ami est un peu *balancée* par la petite peine qu'on a de le voir au-dessus de nous.” (*Un peu* et *petite* contribuent à nous donner l'impression d'un pesage méticuleux). Dans „Il ne faut *presque rien* pour être cru fier.... méprisant....: il faut *encore moins* pour être estimé tout le contraire.” Ici, la balance n'est présente que comme image inspiratrice: par le contraste diamétral („tout le contraire”) et par la différence minime, pesée par une balance de pharmacien („presque rien”, „encore moins”). Le verbe „faut” (*fallere*: faire défaut, manquer) dessert la soustraction<sup>3)</sup>.

Il en est de même du verbe *manquer*. „On sait que les pauvres sont chagrins de *tout* leur manque, et que personne ne les soulage; mais s'il est vrai que les riches soient colères, c'est de ce que la moindre chose puisse leur manquer, ou que quelqu'un veuille leur résister” (II, 173). Notez, outre la thèse déficitaire, la symétrie des thèses correspondantes:

PAUVRES: *tout* leur manque; *personne* ne les soulage;  
 RICHES: *la moindre chose* „ „ ; *quelqu'un* ose leur résister<sup>4)</sup>.

<sup>1)</sup> Un autre exemple: T. II, p. 88. („Une femme inconstante.... celle qui n'aime rien.” Remarque zici l'accroissement continu de la 2e partie de la phrase). Voici un exemple brillant du renversement d'une suite de valeurs habituelle: „Après l'esprit de discernement, ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les diamants et les perles.” (T. III, p. 103. L'usage courant formule cette suite ainsi: „Les diamants et les perles sont très rares, mais l'esprit de discernement est plus rare encore.”)

<sup>2)</sup> „Les princes, loués sans fin et sans relâche des grands et des courtisans, en seroient plus vains s'ils estimoient davantage ceux qui les louent” (II, 255): addition négative, avec intervention du conditionnel.

<sup>3)</sup> „Ce que peut la vertu d'un homme ne doit pas se mesurer par ses efforts, mais par ce qu'il fait d'ordinaire.” (Idée de soustraction dans les *Pensées* de Pascal, art. XXV: XIV).

<sup>4)</sup> Ou bien:

$$\frac{\text{Manque total}}{\text{Manque minime}} = \frac{\text{Aide zéro}}{\text{Soumission totale} - 1}$$

„La différence (et c'est ici un terme d'arithmétique!) d'un homme qui se revêt d'un caractère étranger à lui-même, quand il rentre dans le sien, est celle d'un masque à un visage.” Calculer des différences est indispensable au psychologue et, plus généralement, à tout homme d'esprit, comme mesurer des distances est indispensable au moraliste et, plus généralement, à tout être vivant. L'auteur blâme quiconque ne sait pas „faire la différence entre l'odeur forte du thym ou de la marjolaine”, et il passe une grande partie de son temps à comparer des quantités et à établir des restes. „Il faisoit *dix* pas pour aller de son lit dans sa garde-robe, il n'en fait plus que *neuf* par la manière dont il a su tourner sa chambre.” „Tu te trompes, Philémon, si avec ce carrosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent, et ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage: l'on *écarte* tout cet attirail *qui t'est étranger*, pour pénétrer jusques à toi, qui n'es qu'un fat” (II, 72). C'est une soustraction en règle: du „poids brut” de Philémon on déduit „la tare” pour obtenir son „poids net”.

Lorsque l'addition de plusieurs quantités n'atteint pas une quantité prévue, on a le sentiment de réaliser une soustraction, car c'est la différence du point d'arrivée et du but qui nous occupe: „Il s'est trouvé des filles qui avoient de la vertu, de la santé, de la ferveur et une bonne vocation, mais qui n'étoient pas assez riches pour faire dans une riche abbaye vœu de pauvreté” (III, 179).

Les signes + et — apparaissent souvent devant notre regard intérieur. C'est une des preuves les plus sûres qu'on est parvenu à avoir „la façon de penser mathématique”, qu'on sait échanger le positif et le négatif avec facilité, dire „Je ne l'ignore pas” (au lieu de „Je le sais”), „Je l'ignore” (au lieu de „Je ne le sais pas”), „Je ne te hais point” (pour „Je t'aime”) ou „Je ne cesse de me le dire” (pour „Je me le répète”). Mais tandis que dans ces exemples-ci, ce sont la politesse, la modestie, la pudeur, etc., qui inspirent le Moi qui parle, c'est bien l'esprit mathématique qui inspire à La Bruyère des phrases comme: „Le *contraire* des bruits qui courent des affaires.... est souvent la vérité” (III, 95): n'est-ce pas le signe — mis devant une vérité simple? On croit voir les deux signes opposés: „Adraste étoit si corrompu et si libertin qu'il lui a été moins difficile de suivre la mode et de se faire dévot: il lui eût coûté davantage d'être homme de bien” (III, 69) <sup>1)</sup>.

La différence entre l'être et le paraître, voilà le principal objet des moralistes; la différence de potentiel entre ces deux points du courant électrique de la vie et plus ou moins susceptible d'être exprimée en formules quantitatives, contribue à faire marcher la vie sociale.

Un passage justement célèbre mériterait de le devenir aussi pour sa tournure de mathématique pure, expression de la relativité pré-ludant à Montesquieu <sup>2)</sup>: „Celui-là est riche qui reçoit plus qu'il ne consume; celui-là est pauvre dont la dépense excède la recette. Tel, avec deux millions de rente, peut être pauvre chaque année de cinq cent mille livres.... L'occasion prochaine de la pauvreté, c'est de grandes richesses. S'il est vrai qu'on soit riche de tout ce dont on n'a pas besoin, un homme fort riche, c'est un homme qui est sage. S'il est vrai qu'on soit pauvre

<sup>1)</sup> Cf. „Le plus ou le moins de mille livres de rente se trouve écrit sur les visages,” ou „Quand je vois de certaines gens.... attendre... que je les salue, et en être avec moi sur le plus ou sur le moins.”

<sup>2)</sup> „Il me semble que l'on dépend des lieux pour l'esprit, l'humeur, la passion, le goût et les sentiments” (II, 126).

par toutes les choses qu'on désire, l'ambitieux et l'avare languissent dans une extrême pauvreté” (II, 173).

La comparaison est à la base de toutes ces opérations. L'écrivain dispose rarement de mesures exactes, indépendantes des objets de la vie ou de sa pensée: il n'a que la mesure relative de la comparaison. „Il y a *beaucoup plus* de vicacité *que* de goût parmi les hommes; ou pour mieux dire, il y a *peu* d'hommes dont l'esprit soit accompagné d'un goût sûr et d'une critique judicieuse”: la première partie de la phrase exprime une comparaison aboutissant à une quantité relative, tandis que la seconde partie — qui n'est autre que la même vérité transformée en une formule mathématique différente — contient une quantité absolue („peu d'hommes”<sup>1)</sup>).

Voici un aveu d'importance: „L'homme du meilleur esprit est *inégal*; il souffre des *accroissements* et des *diminutions*; il entre en verve, mais il en sort” (III, 66). Et des phrases exprimant, au contraire, l'égalité des deux membres d'une „équation” morale: „Le sot ne meurt point; ou si cela lui arrive selon notre manière de parler, il est vrai qu'il gagne à mourir. Après la mort, l'âme d'un sot *va d'égal* avec les grandes âmes” (III, 66—67). „Straton est né sous deux étoiles: malheureux, heureux *dans le même degré*” (II, 247). Ou bien: „On se demande si.... on ne remarquerait pas (dans les conditions des hommes) un mélange ou une espèce de compensation de bien et de mal qui établirait entre elles *l'égalité*, ou qui ferait du moins que l'un ne serait *guère* plus désirable que l'autre” (II, 251). *Egalité* dont notre soif d'équité et d'équilibre ne cessera de nous inspirer le désir. La Bruyère, maître de l'expression équilibrée, aime les compensations: „Un noble, s'il vit chez lui dans sa province, il vit libre, mais sans appui; s'il vit à la cour, il est protégé, mais il est esclave: cela se compense” (II, 238).

La multiplication n'est pas non plus absente de l'œuvre de notre auteur. „Un homme inégal n'est pas un *seul* homme, ce sont *plusieurs*; il *se multiplie autant de fois* qu'il a de nouveaux goûts et de manières différentes; il est à chaque moment ce qu'il n'étoit point, et il va être bientôt ce qu'il n'a jamais été: il *se succède à lui-même*” (multiplication expliquée par l'addition!) (III, 6). „Téléphe a de l'esprit, mais *dix fois moins, de compte fait*, qu'il ne présume en avoir” (III, 65)<sup>2)</sup>.

„Tout l'esprit d'un auteur consiste à bien définir et à bien peindre” — affirme La Bruyère (II, 28), et il paraît que l'art de *l'expression* équivalait, dans son imagination, à l'art de la définition, car il continue ainsi: „MOÏSE, HOMÈRE, PLATON, VIRGILE, HORACE ne sont au-dessus des autres écrivains que par leurs expressions et par leurs images”: „expressions et images” correspond ici à „définir et peindre”. Parmi les innombrables définitions, sérieuses et apparentes, de La Bruyère, il y en a beaucoup qui font sur nous l'effet d'équations verbales: „Épouser une veuve, en bon français, signifie faire fortune” (II, 177), ou „L'esprit de conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres” (II, 135). Les verbes „équivaloir”, „vouloir dire”, „entendre par” et bien d'autres<sup>3)</sup> correspondent, sur l'écran de notre vision intérieure, au signe d'égalité.

<sup>1)</sup> Cette manière française de composer l'alternative: „Qui choisirez-vous de lui ou de moi”, s'inspire de la soustraction.

<sup>2)</sup> Cf. l'important passage sur l'unité de la Raison (tandis que la folie est multiple).

<sup>3)</sup> Cf. ce que dit Pascal de la formule *c'est* (*De l'esprit géométrique*, section prem.) et les pages qu'il consacre (*ibidem*) à la définition („de noms” seulement, jamais „de choses”!).

D'autres *phrases-formules* désignent des proportions. „Entre esprit et talent il y a la *proportion du tout à sa partie*.” En langage mathématique: l'Esprit est au Talent ce que le Tout est à sa Partie. La façon dont l'auteur des *Caractères* formule sa phrase est beaucoup plus proche du langage mathématique que du langage courant <sup>1)</sup>. Et voici une maxime qui s'apparente au type des proportions inverses: „L'avare dépense plus mort en un seul jour, qu'il ne faisoit vivant en dix années”. (Comme qui dirait: plus l'avare vit, moins il dépense — relativement).

La nature de la formulation mathématique vibre dans les phrases telles que:

„On ne prime point avec les grands, ils se défendent par leur grandeur,  
ni avec les petits, ils vous repoussent par le qui-vive.”  
(II, 146).

„Un beau-père aime son gendre, aime sa bru.  
Une belle-mère aime son gendre, n'aime point sa bru.  
Tout est réciproque.”  
(II, 144).

Des faits sont rangés les uns aux côtés des autres, afin de faire effet par leur divergence rendue évidente par des mesures de style.

„Le capital pour une femme n'est pas d'avoir un directeur, mais de vivre si uniment qu'elle s'en puisse passer” (II, 93): une thèse générale est suivie d'une formule où domine un membre précédé du signe négatif („se passer de quelque chose”).

Tout en condamnant les prédicateurs qui abondent en divisions et en énumérations, ceux qui „peignent en miniature” (III, 22; I, 10, VI p. XVII), il apprécie la „science des détails” et les „dénombrements entiers” à la Descartes.

L'arithmétique apparaît aux yeux de l'homme pratique comme la science des opérations financières. Le trésorier général des finances est un des découvreurs littéraires de la question d'argent, témoin, entre autres, l'emploi surabondant de mots tels que *payer* („Une femme prude *paye* de maintien et de paroles; une femme sage *paye* de conduite”, II, 98), *devoir*, *redevable*, *prêter*, *emprunter*, *réparer*, *gagner* („Le sot.... *gagne* à mourir”), etc.

## II.

Dans son *Discours sur Théophraste* (I, 11), La Bruyère raille ceux qui „cherchent des définitions, des *divisions*, des *tables*, de la méthode: ils veulent qu'on leur explique ce que c'est la vertu en général, et cette vertu en particulier; quelle *différence* se trouve entre la valeur, la force et la magnanimité; les vices *extrêmes* par le *défaut* ou par l'*excès entre lesquels* chaque vertu *se trouve placée*, et duquel de ces deux extrêmes elle emprunte davantage”. Mais comme cela arrive aux auteurs, il décrit ici sa propre méthode à peu de chose près.

Il a recours, comme à une habitude, à des calculs de distance.

Voici d'abord l'expression de la *proximité* et de l'*éloignement*. „Le caprice est dans les femmes *tout proche* de la beauté....” (II, 86). Quelque *rapport* qu'il paroisse de la jalousie à l'émulation, il y a entre elles *le même éloignement* que.... entre le vice et la vertu” <sup>2)</sup>.

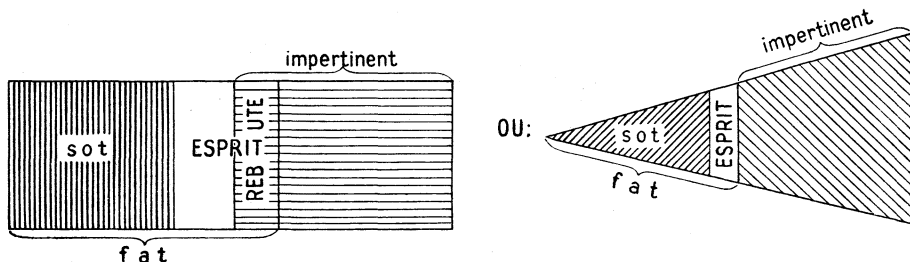
<sup>1)</sup> Voir encore III, 29: „Aux enfants tout paroît grand.... ils sont petits.”

<sup>2)</sup> Fixons cette maxime sous forme de proportion directe (voir aussi plus haut):

$$\frac{\text{JALOUSIE}}{\text{ÉMULATION}} = \frac{\text{VICE}}{\text{VERTU}}$$

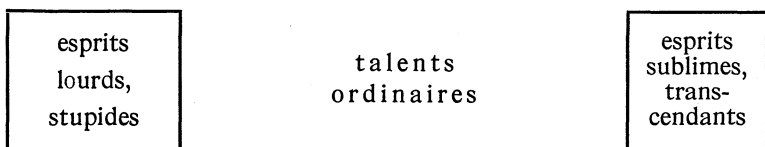
„Un sot est celui qui n'a même pas ce qu'il faut d'esprit pour être fat. Un fat est celui que les sots croient un homme de mérite. L'impertinent est un fat outré. Le fat lasse, ennuie, dégoûte, rebute; l'impertinent rebute, aigrit, irrite, offense: il commence où l'autre finit. Le fat est entre l'impertinent et le sot: il est composé de l'un et de l'autre” (III, 97).

1. SOT + un peu d'esprit = FAT; FAT outré = IMPERTINENT.
2. FAT: lasse, ennuie, dégoûte, rebute;  
IMPERTINENT: rebute, aigrit, irrite, offense....
- 3.

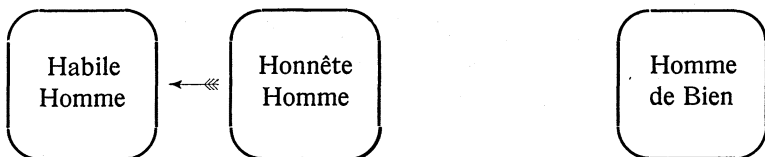


„Le milieu” entre l'avarice et la prodigalité „est justice pour soi et pour les autres.”

„L'on voit peu d'esprits entièrement lourds et stupides; l'on en voit encore moins qui soient sublimes et transcendants. Le commun des hommes *nage entre ces deux extrémités*. L'intervalle est rempli par un grand nombre de talents ordinaires” (III, 42):



„L'honnête homme *tient le milieu entre* l'habile homme et l'homme de bien, quoique *dans une distance inégale de ces deux extrêmes*. La distance qu'il y a de l'honnête homme à l'habile homme *s'affoiblit* du'n jour à l'autre, et est sur le point de disparaître.”



Remarquons aussi le mouvement du „milieu” vers un des deux extrêmes; autant que la tendance à la précision chez notre auteur. L'Honnête Homme est comme un astre dont le mouvement est déterminé par deux soleils; l'un de ceux-ci exerce sur lui une attraction plus forte que l'autre <sup>1)</sup>.

<sup>1)</sup> V. encore le passage sur l'ironie de Théophraste (I, 30).

Une nuance morale se rattache au *milieu* pour l'identifier, ou peu s'en faut, avec le juste-milieu des anciens. La Bruyère condamne, en principe, tout excès. „Les extrémités — proclame-t-il dans une phrase rappelant la fameuse devise de Rousseau — sont vicieuses, et partent de l'homme: toute *compensation* est juste, et vient de Dieu.” Ou bien, avec une nuance esthétique: „Il y a dans l'art un point de perfection.... Celui qui ne le sent pas, et qui aime *en deçà* ou *au delà*, a le goût défectueux” (II, 28).

La juste limite joue son rôle dans la géométrie et dans la morale. L'homme illustre a tort de „sortir des limites de son génie” (III, 105). Mais il y a aussi un point-limite sur la coordonnée verticale. „Les machines qui l'avoient *guindé* (quel verbe tangible, mobile, puissant!) *si haut*.... sont encore toutes dressées pour le *faire tomber* dans le dernier mépris.” On dit de Troïle que „Tout devient, avec le temps, *au-dessous* de ses soins, comme il est *au-dessus* de vouloir se soutenir ou continuer de plaire par le moindre des talents qui ont commencé à le faire valoir” (II, 134): deux points-limites personnels.

La conformité éveille en nous des souvenirs de géométrie: „Toute justice est une conformité à une souveraine raison”; „Les caractères de ces personnages (de Théophraste) semblent *rentrer* les uns dans les autres....; ils ne sont pas toujours suivis et parfaitement, *conformes*” (I, 31).

L'opposition diamétrale ne suppose pas toujours une inspiration géométrique. Le *Lexique de la Langue de La Bruyère*, par G. SERVOIS, témoigne de la fréquence du terme *diamètre*. Elle contribue à la formation de l'espace<sup>1)</sup>.

Le parallélisme est susceptible d'être mis sur le compte de l'imagination géométrique ou arithmétique. „Il semble que la galanterie dans une femme *ajoute*<sup>2)</sup> à la coquetterie. Un homme coquet au contraire est *quelque chose de pire* qu'un homme galant. L'homme coquet et la femme galante *vont assez de pair* (II, 87).

|                  |               |                |
|------------------|---------------|----------------|
| ↑ FEMME GALANTE  | pire          | HOMME COQUET ↑ |
| ↕ FEMME COQUETTE | moins mauvais | HOMME GALANT ↕ |

„Chez nous le soldat est brave, et l'homme de robe est savant; nous n'allons pas plus loin. Chez les Romains, l'homme de robe étoit brave, et le soldat savant: un Romain étoit tout ensemble et le soldat et l'homme de robe” (II, 73).

|                       |   |        |   |                      |
|-----------------------|---|--------|---|----------------------|
| SOLDAT MODERNE        | ↑ | brave  | ↑ | HOMME DE ROBE ROMAIN |
| HOMME DE ROBE MODERNE | ↓ | savant | ↓ | SOLDAT ROMAIN        |

### III.

L'astronome dilettante qu'est l'auteur du chapitre *Des Esprits forts* ne se forme pas de l'espace une idée entièrement abstraite. „Les deux lignes qui partiroient de leurs yeux (à Paris et au Japon) pour aboutir jusqu'à cet astre.... se confondroient en une seule et même ligne, tant

<sup>1)</sup> Voir plus loin.

<sup>2)</sup> Verbe de l'addition (ici: de l'élévation sur l'échelle du mépris).

la terre entière n'est pas «espace» par rapport à cet éloignement” (III, 363)<sup>1)</sup>.

Le temps est figuré comme espace: „Il n'a eu qu'à *remplir* les talents qui étoient naturels.” „Personne presque n'a assez de fond pour *remplir le vide* du temps,” etc.

(I) L'homme primitif ou l'homme moyen conçoit d'abord l'espace comme l'intérieur d'un récipient. La préposition qui lui convient le plus est *dans* ou *en*; les adverbes *y* et *dedans*, les verbes *remplir*, *renfermer*, *contenir*, *vider*, *entrer*, *sortir* etc. contribuent à sa formation.

„Quand le peuple est en mouvement, on ne comprend pas où le calme peut *y rentrer*; et quand il est paisible, on ne voit pas *par où* le calme peut *en sortir*” (II, 277). Le peuple, ici, a pris le caractère d'un espace<sup>2)</sup>.

„Il n'a eu qu'à *remplir* les talents qui étoient naturels.” Le temps devient décidément de l'espace quand on le remplit de cette façon: „Personne presque n'a assez de fond pour *remplir le vide* du temps.”

Qu'une parole tombe dans l'oreille de quelqu'un et qu'elle pénètre par l'oreille dans la mémoire, cela n'a rien que de banal. Cependant l'espace se forme et la mémoire devient un réceptacle quand La Bruyère nous met sur nos gardes contre l'indiscrétion: „Une parole échappe, et elle tombe dans l'oreille du Prince *bien avant* dans sa mémoire....: il est impossible de la ravoir” (II, 242).

„La sottise *est dans* le sot, la fatuité *dans* le fat, et l'impertinence *dans* l'impertinent: il semble que le ridicule *réside* tantôt *dans* celui en effet qui est ridicule, et tantôt *dans* l'imagination de ceux qui croient voir le ridicule où il *n'est point* et ne peut être.” Passage capital qui n'a pas besoin de commentaire<sup>3)</sup>.

(II) Cependant l'espace est caractérisé par son étendue.

„Qui dit peuple dit plus d'une chose: c'est une *vaste* expression, et l'on s'étonneroit de voir.... *jusques où elle s'étend*” (II, 273).

Et les deux manières de voir (réipient, étendue) réunies: „Une *vaste* capacité qui *s'étende* non seulement aux affaires du *dehors*.... mais qui sache aussi *se renfermer au dedans*.”

Puis (III) l'espace est l'endroit où peut exister la matière avec ses dimensions.

Déjà certains termes plus intenses qu'on ne l'a présumé, attestent l'influence de la matière ayant sa place et ses coudées franches dans l'espace. „Que deviennent les lois....! Où se réduisent même ceux qui doivent tout leur *relief* et toute leur *enflure* à l'autorité où ils sont établis de faire valoir ces mêmes lois?”

Combien il est plus fort, plus matériel de dire: „On voit *au travers* de leur poitrine” que de se contenter de „On lit dans leur cœur”?<sup>4)</sup> Et l'admirable phrase: „Pressez-les, tordez-les, ils dégouttent l'orgueil.”

<sup>1)</sup> L. PIERRE-QUINT (*Marcel Proust*, Paris, Kra, s.d., p. 331) parle de la „psychologie de l'espace” par opposition à la „psychologie *plane*” des études classiques du sentiment. Il évoque une „psychologie sur plusieurs plans” et mentionne le cinéma (p. 322, mais comme images lumineuses, non dans notre façon de le concevoir. Cf. notre étude sur la *Multiplcité des plans, source d'émotions* (*Comparative Literature*, 1950).

<sup>2)</sup> Cf. encore II, 70: „Quand on excelle dans son art.... et CORNEILLE est CORNEILLE”.

<sup>3)</sup> Cp. Pascal: „.... tout le monde est *dans* l'illusion: car encore que les opinions du peuple soient saines, elles ne le sont pas *dans* sa tête” (n'oublions pas que *testa* signifiait d'abord un vase en terre cuite), etc. (Art XXIII: II).

<sup>4)</sup> Comme le propose Ad. REGNIER dans la préface du *Lexique* de La Bruyère (éd. citée t. V).

L'abstrait se concrétise quand l'auteur „prend au sérieux” (feint de prendre pour concret) le sens plus ou moins figuré d'une locution. „Si vous dites aux hommes... qu'un tel a de la vertu, ils vous disent: «Qu'il la garde.»” „Je me fais un devoir *étroit*... de les avancer tous deux” (II, 500). Notre moraliste possède le génie d'approfondir et d'épuiser en quelque sorte le contenu étymologique ou sémantique de son terme, ne s'arrêtant presque jamais à la surface. Il parle d'„âmes *enfoncées et comme abîmées* dans les contrats”; et il rivalise avec les géologues et les mineurs quand il sonde les âmes: „Un certain nombre de gens... n'ont pas... *deux pouces de profondeur*; si vous les enfoncez, vous rencontrez le *tuf*.”

L'image de la machine qui, sous plus d'un nom, revient témoigner du cartésianisme de notre auteur, est employé avec une nuance péjorative comme chez Descartes: „Le sot est *automate* (comme les bêtes du système cartésien), il est *machine*, il est *ressort*” (III, 66). Les gens d'affaires sont aussi automates: Climon et Clitandre... „Ne les retardez pas dans leur course précipitée, vous démonteriez leur *machine*” (II, 215), comme, deux siècles plus tard, tel héros des *Contes d'Hoffmann*...

Si La Bruyère blâme l'automate, il est loin de condamner tout mécanisme utile (par ex. la „sage conduite” qui „roule sur deux pivots, le passé et l'avenir”, III, 110), transformateur du mouvement (IV). Beaucoup de verbes parmi ceux que nous avons déjà cités expriment un mouvement plus ou moins dirigé: *tomber* (dans l'inconvénient, dans le babil!) („Ah! j'oubliais une chose! oui, c'est cela même, et je voulais voir si vous *tomberiez* juste dans tout ce que j'en ai appris”), — *jeter* („Jetez-moi dans les troupes comme un simple soldat”), — *allonger* („Les Crispins se cotisent et rassemblent dans leur famille jusques à six chevaux pour allonger un équipage”), — *revenir*, etc., etc.

„Téléphe... a comme une barrière qui le ferme, et qui devrait l'avertir de s'arrêter en deçà: mais il passe outre, il se jette hors de sa sphère” (III, 65). Une gradation d'actions verbales se dirigeant de l'intérieur de l'espace personnel vers l'extérieur. On croit voir les contours d'un espace plus considérable rempli — et déterminé — par le jeu de forces agissant dans tous les sens<sup>1)</sup>. Le mouvement ne peut „être sans espace”, dit Pascal.

Notre imagination favorise les forces diamétralement opposées. Nous nous orientons dans l'univers en y fixant quelques points de repère, zénith et nadir, pôles nord et sud, astres familiers. Nous organisons l'espace autour d'axes imaginaires, déterminés par les polarités de notre pensée.

„L'antithèse est l'opposition de deux vérités qui se donnent du jour l'une à l'autre” (II, 56), comme deux soleils<sup>2)</sup>. „Il y a deux mondes: l'un où l'on séjourne peu, et dont l'on doit sortir pour n'y plus rentrer; l'autre où l'on doit bientôt entrer pour n'en jamais sortir.”

Le moraliste se voit forcé d'apprécier les contraires puisque, à travers un gros volume, ses modèles restent les mêmes: ce sont des *hommes* qui, sur deux ou trois traits différents, en ont une cinquantaine d'identiques. Pour les individualiser, il faut bien avoir recours aux contrastes diamétraux, d'un effet sûr.

La mobilité des caractères inspire à La Bruyère mainte scène mouvementée. „Les couleurs sont préparées, et la toile est toute prête; mais comment le fixer, cet homme inquiet, léger, inconstant, qui change de mille et mille figures? Je le peins dévot, et je crois l'avoir attrapé;

<sup>1)</sup> Une gradation sert à constituer un espace imaginaire („la sphère d'une certaine chasse”) par le nombre d'actions qui se succèdent avec rapidité (II, 194).

<sup>2)</sup> Cf. Pascal, Art. XXV: IX („Je n'admire point l'excès d'une vertu”, etc.).

mais il m'échappe, et déjà il est libertin. Qu'il demeure du moins dans cette mauvaise situation, et je saurai le prendre dans un point de dérèglement de cœur et d'esprit où il sera reconnoissable; mais la mode presse, il est dévot” (III, 151).

C'est Proust en germe qui se manifeste dans le passage commençant par „Les hommes n'ont point de caractères, ou s'ils en ont, c'est celui de n'en avoir aucun qui soit suivi” (III, 69), ou dans cet autre: „Tout est étranger dans l'humeur, dans les mœurs et les manières de la plupart des hommes.... Ainsi tel homme au fond et en lui-même ne se peut définir: trop de choses qui sont hors de lui l'altèrent, le changent, le bouleversent; il n'est point précisément ce qu'il est ou ce qu'il paroît être” (III, 18).

## V.

L'esprit géométrique est propre à tout être humain. Plus particulièrement développé<sup>1)</sup>, il favorise par l'intensification ou la matérialisation de l'espace la tâche de l'artiste, qui consiste à rendre *concret* ce qui se présente à lui d'abord abstraitement, tandis que, par l'organisation de l'espace, il finit par servir cette clarté<sup>2)</sup> que sert aussi la parole, instrument de la littérature.

La Bruyère est le prosateur des rythmes puissants, hardis<sup>3)</sup>, mais bien déterminés. A le lire, on croit entendre le sifflement d'un pendule géant, quelque chose comme le glorieux pendule de Foucault ou comme le pendule sinistre de Poe. Ou l'on croit voir l'espace fendu par des planètes, des comètes, des bolides dont les mouvements aident à constituer l'espace. On pourrait mettre aux côtés de la „logique passionnée” de Pascal la „droiture dynamique” de La Bruyère. Celui-là s'enthousiasme pour l'„admirable science” qu'est la géométrie („Comme on dit beauté poétique, on devroit aussi dire beauté géométrique et beauté médicinale”); celui-ci ne la loue point mais il en tire un bénéfice moral et esthétique des plus considérables.

Il est psychologue, peintre de caractères, poète et artiste. Le psychologue doit à la géométrie un espace large, profond, différencié, qui lui permet de fouiller, d'approfondir, de discerner, de clarifier. Moins peintre que constructeur de caractères<sup>4)</sup>, il met son inspiration géométrique et quantitative à la disposition de la plasticité des caractères; le penchant à la polarisation, à la disposition des „portraits doubles”, du dialogue entre personnages comme entre auteur et personnage ou auteur et lecteur, aussi bien qu'à celle de la velléité dialectique universelle qui meut son monde. Poète comme Pascal ou comme Bossuet, il doit l'originalité de son pathétique si puissant et si pur à la pureté et à la force de son ivresse — nous serions tenté de dire: à l'extraordinaire logique de son ivresse. Sa poésie est une poésie cosmique comme celle des romantiques, mais aussi une poésie sociale comme celle de tous les grands poètes, et chacune d'elles dépend un peu des rapports qu'on suppose entre l'homme

<sup>1)</sup> Parmi les grands écrivains modernes qui font suite à Descartes, à Pascal, à La Bruyère, Proust est sans doute le plus „géométrique” (p. ex. côté Méséglise — côté Guermantes; la musique comme espace; diverses sortes de Temps, etc.).

<sup>2)</sup> D. MORNET, *Histoire de la clarté française*. Paris, Payot, 1929.

<sup>3)</sup> Cf. les matériaux réunis par Ad. REGNIER sur les inversions de La Bruyère.

<sup>4)</sup> Cf. notre *Défense et illustration de la Littérature*, Paris, Sagittaire, 1936, p. 59 et ss.

et l'univers, respectivement entre l'homme et les autres hommes. L'artiste de très grand format qui fait valoir le moraliste de génie est redevable d'une partie importante de son efficacité à la nature géométrique, spatiale et concrète de son imagination. Même dans les cadres très limités de ce précis, son style a rendu témoignage de cette nature de son génie <sup>1)</sup>.

Son style révèle, entre autres, l'autonomie farouchement gardée de l'homme intègre, observateur et juge à la fois. Il s'est placé au milieu de l'univers, non comme Victor Hugo, „écho sonore”, mais comme centre naturel des relations humaines, ou comme languette de la balance de la justice, point géométrique idéal aussi faible que le roseau de Pascal, mais non moins important parce qu'il représente la Raison, et qui plus est, la Raison trempée par la Géométrie.

On ne saurait ne pas admirer l'autonomie morale de son tribunal. „Quelle idée plus bizarre — s'écrit-il en s'opposant peut-être à l'autorité d'un Bossuet —, que de se représenter une foule de chrétiens de l'un ou de l'autre sexe, qui se rassemblent à certains jours dans une salle pour y applaudir à une troupe d'excommuniés, qui ne le sont que par le plaisir qu'ils leur donnent, et qui est déjà payé d'avance? Il me semble qu'il faudrait *ou* fermer les théâtres, *ou* prononcer moins sévèrement sur l'état des comédiens” (III, 172).

Il nous semble, à nous, que le géomètre inspire bien le moraliste.

Debreceen.

JEAN HANKISS.

## LE RÔLE DE LA CHARAIERRESSE DANS LE ROMAN DE LA ROSE.

Dans l'épisode des mal mariés, Jean de Meun a pu être inspiré par la sixième satire de Juvénal. Le mari prend à partie sa femme coquette et coureuse dans une verte mercuriale. Il affirme que le mariage est un événement funeste. Mieux vaut se pendre que se marier. Dans son emportement le jaloux finit par menacer de brûler vive la belle-mère. Voici le passage qui pose le problème de cette étude:

Toutes vous osterai ces truffes,  
Qui vous donent occasion  
De faire fornicacion,  
Si ne vous ireiz plus moutrer  
Pour vous faire aus ribauz voutrer ... 9312  
Vive la face l'en larder,  
L'orde vieille putain, prestresse,  
Maquerele e charaiерresse ... 9330

Ce dernier mot, me semble-t-il, est l'objet d'une singulière méprise depuis longtemps. Dès 1737 J. B. Lantini de Damerey a dressé un glossaire du *Roman de la Rose*. C'est lui qui est l'auteur d'une note insérée dans l'édition de D. M. Méon: „charroierresse se prend pour enchanterresse, sorcière, magicienne.” <sup>2)</sup> La définition „sorcière” est répétée dans l'édition de F. Michel <sup>3)</sup> et dans celle de J. Croissandeau (dont le pseudonyme est Pierre Marteau <sup>4)</sup>). Toutefois ces deux éditions ne sont guère que des ré-

<sup>1)</sup> Cf. les tentatives comme „Das Künstlerische in der synthetischen Chemie” dans la *Geschichte der organischen Chemie seit 1880*, de Paul WALDEN (Berlin, 1941), t. I, p. 5 et suiv.

<sup>2)</sup> Tome III (Paris, 1814), p. 25.

<sup>3)</sup> Tome I (Paris, 1864), p. 310.

<sup>4)</sup> Tome III (Orléans, 1878), p. 461 note 90.

impressions de celle de Méon. Si l'on consulte l'édition la plus récente, celle qui fournit les extraits insérés dans cet article, on n'apprend guère davantage sur le problème. Ernest Langlois a écrit „charaierresse 9330 sorcière” tout simplement dans sons glossaire <sup>1)</sup>. D'ailleurs les dictionnaires du vieux français les plus connus appuient cette interprétation. <sup>2)</sup>

Pour qu'une explication de *charaierresse* soit soutenable, il faut qu'elle cadre logiquement avec le contexte. Le lecteur se rend compte immédiatement que ce passage constitue une ambiance fort malhonnête. Les quatre épithètes sont injurieusement proférées à l'adresse d'une femme de mauvaises moeurs. Le qualificatif *putain* est redevenu populaire grâce surtout à la pièce célèbre de Jean Paul Sartre; la *prestresse* faisait la concubine d'un prêtre dans plusieurs contes latins et français; la *maquerele* du moyen âge était la devancière de l'entremetteuse actuelle. A la recherche du sens précis de *charaierresse*, profitons donc de toutes les ressources tant médiévales que modernes.

A en juger par les variantes, ce terme a dû déconcerter les calligraphes, qui ont fait des centaines de copies du long poème, autant qu'il déconcerte les romanistes contemporains. Les deux variantes qu'a relevées Godefroy sont *charauderresse* et *charmeteresse*. Ce sont des synonymes de *sorchoieresse* „sorcière” qui se lit dans l'appareil critique de Langlois <sup>3)</sup>. Ses autres variantes sont *cacoignerresse*, *curatiere*, *acouplerresse*. Aucun lexicographe, que je sache, du moins, n'a enregistré la forme féminine *cacoignerresse*. Grandsaignes d'Hauterive signale le masculin *cacoigneor* au sens de „trompeur” <sup>4)</sup>. S'il est loisible de faire un tel rapprochement ici, on pourra traduire *cacoignerresse* par „trompeuse”. Le vocable *curatiere* ne fait pas difficulté. Långfors croyait qu'il s'agit d'un „courtier” <sup>5)</sup>, mais le mot s'emploie en mauvaise part pour désigner celle qui sert d'intermédiaire, moyennant une rétribution, entre une fille et son client. Quelquefois on entend comme un écho du vers 9330 du *Roman de la Rose*. Godefroy cite ce passage chez Coquillart:

Une courtiere ou macquerelle <sup>6)</sup>.

De même Jean Molinet a dit dans *Le Mistere de Saint Quentin*:

Nos macquereles, nos curatieres <sup>7)</sup>.

Au siècle suivant le mot était d'usage courant au sens d'une „entremetteuse d'amour ou de débauche” <sup>8)</sup>. Des formes issues de *accoupler* au sens charnel ne font pas défaut, mais la variante du *Roman de la Rose* paraît être tout à fait insolite. On peut la mettre en rapport avec le terme wallon *acopleûse* „entremetteuse”, qui est vieilli à Liège <sup>9)</sup>.

<sup>1)</sup> Tome V (Paris, 1924), p. 148.

<sup>2)</sup> F. Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française . . .*, II (Paris, 1883), pages 66b, 74c, 77b; A. Tobler—E. Lommatzsch, *Altfranzösisches Wörterbuch*, II (Berlin, 1926), 255.

<sup>3)</sup> Tome III, page 117.

<sup>4)</sup> *Dictionnaire d'ancien français* (Paris, 1947), p. 86.

<sup>5)</sup> *Le Roman de Fauvel* par Gervais du Bus (Paris, 1919), p. 202.

<sup>6)</sup> Tome IX du Complément, p. 228b.

<sup>7)</sup> N. Dupire, *Jean Molinet: La Vie, Les Oeuvres* (Paris, 1932), p. 162. Voir son édition des *Faictz et Dictz* (Paris, 1937), p. 621.

<sup>8)</sup> E. Huguet, *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, II (Paris, 1932), p. 603a. Godefroy, tome II p. 403c, connaît aussi *curatrie* „lieu de débauche” dans une archive de l'an 1479.

<sup>9)</sup> W. von Wartburg, *Französisches etymologisches Wörterbuch*, II (Leipzig, 1940), p. 1161a.